

(Pour les Melanges Religieux.)

(Voir les numéros du 20, et du 23.)

Evêché de Montréal, 26 août 1850.

MONSIEUR L'ÉVÊQUE,

La lecture des mauvais livres n'est guère moins pernicieuse que la fréquentation des mauvaises sociétés. Cette réflexion de Des cartes (Lett. à Voetius) trouve naturellement son application dans la critique que je me permets de faire des romans d'Eugène Sue vantés par l'*Avenir* comme des écrits admirables et d'une haute moralité.

L'Esprit Saint nous dit, par la bouche de l'Apôtre St. Paul, que les mauvais discours corrompent les mœurs. — *corruptum moribus bonis colloquia mala* (I Cor. XV). Il est évident que c'est la force de l'homme! Un mot, une parole, un souffle qui se perd dans l'air, suffit pour l'égarer, l'abîmer, le perdre. Mais quand ces colloques malsains sont écrits, et changés en lectures à la mode, quand par là, ils acquièrent plus de facilité pour se répandre avec célérité, plus de stabilité pour persister dans les mœurs, comment s'étonner de voir les gardiens-nés de la foi et de la morale, signaler le danger, et mettre en garde contre ces livres ceux qu'ils ont mission d'instruire et de sauver. — surtout, quand un journal qui se publie dans les intérêts populaires représente ces livres comme d'admirables écrits où l'on peut puiser la plus haute et la plus pratique moralité.

Mais revenons au *Juif-errant* d'Eng. Sue. Est-il vrai qu'il y ait dans le monde, une société religieuse organisée comme la secte des assassins dans l'Inde, ayant un gouvernement en dehors du gouvernement et plus puissant que lui, une justice en dehors de la justice publique, et supérieure à cette justice, et des agents formant une espèce de force armée? — Est-il vrai que cette société religieuse, ainsi organisée, ait commis et commette encore des crimes de dol et de violence prohibés par les lois et réprimés par les tribunaux, qu'elle fasse enlever de riches héritiers comme folles dans des maisons de santé, qu'elle fasse jeter dans un sommeil artificiel, à l'aide d'un puissant narcotique, les étrangers dont elle a intérêt de s'emparer, qu'elle ait des sbires et des sicaires auxquels elle donne la mission d'appréhender violemment et de déposséder les gens dans les rues; qu'elle trouve, dans les couvents, de véritables prisons d'état, au fond desquelles elle détiend les prisonniers arrachés par guet-apens à leurs familles? — Est-il vrai que, dans une époque où le secret des lettres est si peu respecté, cette société ait une correspondance centrale établie à Paris, et dans laquelle elle ordonne toute espèce de crimes, et qu'elle conduise au dehors des trames ténébreuses contre la liberté, contre la fortune, contre la vie des personnes?

Evidemment tout cela est faux, non seulement parce qu'en effet rien de pareil n'existe, mais parce que rien de pareil ne saurait exister; car, pour croire à la vérité de tels faits, il faudrait nier l'existence des lois, du tout gouvernement, des tribunaux, de la police, ou bien admettre le silence complaisant des lois, la connivence de tous les magistrats, la tolérance de la police, et la complicité du gouvernement avec les Jésuites. Or tout cela étant faux et impossible, il est indigne d'un honnête homme, il est souverainement immoral de donner comme vrai cet amas monstrueux de faussetés.

Quoi! un écrivain prostituerait son talent à inventer, à force d'imagination, un drame noir, horrible; il concevrait dans ses méditations solitaires et vraiment infernales, un de ces romans sombres et ténébreux comme le génie du malin peut en imaginer; et quand ce terrible drame serait inventé, quand l'auteur aurait à loisir noirci chaque page du résultat de ses cauchemars les plus sombres, quand il aurait répandu partout l'horreur et le crime, il lui serait permis de donner pour auteurs à ce drame à l'imaginaire, à cette infâme fiction,.... qui? — des personnages vivants, réels, innocents!! Et cela, il le pourrait sans que la voix des honnêtes gens s'élevât pour déplorer un pareil scandale! — il pourrait ainsi introduire effrontément des personnages réels, vivant de nos jours, dans cette action imaginée à plaisir; faire de ces personnages, respectés et d'honneur de tous les gens de bien, les héros des crimes de toute espèce qu'il lui a plu d'inventer, et faire peser sur leur tête la responsabilité des attentats qu'il assombrirait son roman! — Et l'*Avenir* aurait le droit de s'emporter contre le prêtre, qui ne lui eût répété ce qu'il dit à tant lui les écrivains les plus distingués de l'Europe, quand il soutient que la France repousse ces écrits comme une tache à sa littérature, et une insulte à la morale publique!

Eh bien! je demandais à l'*Avenir* défenseur, quand même, des admirables écrits d'Eng. Sue, que dirait son Directeur-Gérant, si un ennemi du barreau qui avait de ce corps une opinion aussi défavorable que celle qu'Eng. Sue prétend avoir des Jésuites, (car, il ment à sa conscience) si cet ennemi composait un roman dans lequel il mettrait en action tout le corps du barreau, depuis le grand bâtonnier jusqu'à un dernier clerc; et s'il montrait dans ce roman, au quel il assignerait une date contemporaine, tous les membres de ce corps respectable mêlés à des intrigues honteuses et infâmes, se conduisant comme des hommes sans foi ni loi, sans honneur, sans pudeur, capables de toutes les bassesses, de toutes les violences, de toutes les fraudes, de tous les crimes?

Sans doute, il trouverait ce procédé inexcusable; il dirait, avec raison, qu'on peut avoir le droit de reprocher au corps du barreau ses fautes, ses idées, ses injustices réelles; mais qu'on ne saurait avoir le droit d'imaginer arbitrairement, pour satisfaire sa haine ou ses préjugés, une fiction diffamatoire, et de mêler le corps du barreau à cette odieuse fiction. Il

trouverait bon que le barreau eût recours aux lois qui protègent l'honneur des corps comme celui des individus, parce qu'en définitive les corps se composent d'individus, et que lors que l'on représente le corps entier comme gangrené de vices et de crimes, comme agissant systématiquement d'une manière infâme, les membres du corps sont entachés de la honte et de l'infamie que l'on fait peser sur lui.

Cela semblerait donc juste et vrai s'il s'agissait du corps du barreau; pourquoi cela ne serait-il pas également vrai quand il s'agit des Jésuites? Est-ce parce qu'ils sont Jésuites? Ce qui est mal devient donc bien quand il s'agit des Jésuites? Un tort moral, évient, prend-il donc le caractère d'une bonne action quand ils sont victimes? Ce n'est point ici une question de parti, c'est une question d'honneur, de justice, de liberté générale et de civilisation. Y a-t-il loyauté à employer contre la société de Jésus un genre d'attaque qui n'est ni légal, ni loyal, quand on sait que n'ayant pas d'existence légale, elle est hors la loi, et par conséquent incapable de se pourvoir en défense? De plus, il ne faut pas se le dissimuler, si pour quelques lecteurs éclairés, le *Juif-errant* n'est qu'un roman, pour un plus grand nombre de lecteurs peu instruits, et qui, d'ailleurs, ne peuvent pas approfondir, et confronter avec les faits, les tableaux du roman, ce livre est une histoire; et la conséquence de cette prétendue histoire, c'est d'exciter les préjugés, la haine contre tout ce qui porte le nom de Jésuite. Pour un grand nombre, il n'y a pas de différence entre un Jésuite et un prêtre, et même un simple fidèle, bon catholique; au moins c'est le cas en Europe; c'est le cas pour l'*Avenir*, qui dit, « nos adversaires Jésuites » en parlant des prêtres séculiers, qui écrivent sur les *Mélanges*. Et l'*Avenir* viendra, avec une légèreté impardonnable, qualifier d'écrits admirables des romans qui ont pour conséquence nécessaire, de répandre des idées fausses, injustes, des soupçons injurieux, des sentiments de mépris et de haine contre un nom que l'histoire impartiale est forcée d'inscrire avec honneur dans ses annales religieuses et profanes, comme le plus grand et le plus glorieux qu'elle ait encore enregistré. Et ce petit journal osera avoir écrit un prêtre, lui lui disant: vous êtes un Jésuite; oh! pitié.

Mais ce n'est pas seulement l'illustration Compagnie de Jésus que le *Juif-errant* s'efforce d'humilier dans l'esprit des lecteurs; il attaque encore la religion, le sacerdoce, et les catholiques sincères et pratiquants; et cela d'une manière directe et formelle.

Il attaque la religion, dans ses dogmes, comme dans ses pratiques. Il est impossible de suivre le développement de son roman, dans la partie où il trace le caractère de la femme Dagobert, et surtout dans le chapitre intitulé: *l'influence d'un confesseur*, sans y reconnaître une sacrilège satire de la confession dont il parodie jusqu'aux formules sacramentelles, d'une manière affligeante pour tous ceux qui aiment et pratiquent leur religion. Ainsi, la prière, la bénédiction d'usage, les interrogations du confesseur, rien n'est omis, et l'on comprend l'effet pénible que produit, sur les âmes convaincues de la vérité et de la sainteté du catholicisme, cette hideuse peinture de l'intérieur d'un confessionnal, rapproché de la description des scènes révoltantes où la reine Baccuchan danse devant le peuple. Du reste, Eugène Sue se sert contre la confession des mêmes armes qu'il emploie contre les Jésuites: — il la met en action et la présente sous le jour le plus odieux. Il y fait jouer un prêtre Dubois un rôle infâme et sacrilège. Dans cette scène, décrite avec une malice diabolique, tout est combiné de manière à rendre l'influence de la confession suspecte, odieuse, surtout aux simples et aux ignorants, et à leur représenter le prêtre au confessionnal, comme un fléau, comme un fourbe, sans parler de la haine qu'il inspire à la femme chrétienne contre son mari qui ne partage pas ses sentiments. Maintenant veut-on savoir la portée de cette scène? — La voici.

Elle tend manifestement à engager tous les hommes qui ont le malheur de ne pas avoir des sentiments religieux et le bonheur d'avoir des femmes vertueuses, à ne pas leur laisser la liberté de suivre et de pratiquer leur religion. — Ainsi, Eng. Sue, ce prétendu défenseur des libertés, compromet la première des libertés, la liberté religieuse.

En même temps, ce grand déplorateur de la condition des femmes dans les sociétés modernes, et surtout des femmes du peuple, les expose, par les tendances de ses romans, à se voir privées de la plus haute de toutes les consolations, celle qui vient de la pratique de la religion, et à perdre avec cette consolation, souvent la seule qu'elles aient, la force, le sentiment de dignité qu'elles puisent dans ces exercices sacrés qui ont Dieu pour témoin, et qui bien souvent sont les seules occasions qui leur rappellent qu'avec ce corps voué à tant de travaux pénibles, elles ont une âme immortelle, une âme libre qui ne relève que de Dieu.

Tout l'esprit de ce roman est donc profondément anti catholique. En veut-on une preuve frappante? — Tous les personnages qui représentent les idées religieuses sont ou monstrueusement vicieux, ou stupidement fanatiques; — Tous les personnages qui n'ont que des idées de « religion naturelle », c'est-à-dire qui ne sont pas catholiques, sont des êtres vertueux, honnêtes jusqu'à la débâcle, purs jusque dans la bone. — Toujours le rôle odieux est destiné au prêtre, et aux catholiques croyants. Il n'y en a qu'un seul qui échappe à la proscription dans cette dégoûtante et immorale fiction, c'est le missionnaire Gabriel. Encore faut-il remarquer que Gabriel est bien près de notre plus catholique, car il attaque la théologie sans ménagement, il est plein d'admiration pour un de ses auteurs qui s'est fait protestant, et il éprouve une vive sympathie pour Marius de Renoupoir qui s'est suicidé.

Et puis, Gabriel, ce prêtre selon le cœur

d'Eng. Sue, savez-vous comment il parle du livre de l'imitation de Jésus-Christ? Eng. Sue lui fait mander ce livre, ses doctrines, et les prêtres qui en conseillent la lecture aux fidèles. Voici comment il fait parler Gabriel: « l'imitation de Jésus-Christ, livre dévorant » qui ne contient que des pensées de vengeance, « ce de mépris, de mort, de désespoir. » C'est ainsi que cet impie se mance par d'un livre que Corneille a chanté, que Fontenelle regardé comme « le plus beau qui soit sorti de la main des hommes », ce livre dont La Harpe, en prison, fut tellement touché « qu'il tomba à la face contre terre, baignée de larmes, étouffé de sanglots etc. Je sentais mon cœur se dilater et dilater, etc. » (textuel). — Ainsi, ce livre admiré et loué, même par les incrédules, ce livre qui a fait et fait encore la plus douce consolation de tant d'âmes battues par les orages de ce temps d'épreuve, appelé la parole de la plus haute sagesse vint au monde paré avec éloges, Eng. Sue vient le salir de sa lave voltairienne!... Eh, bien! lecteur catholique, que pensez-vous de ce romancier dont l'*Avenir*, avec son autre-évidence accoutumée, vient vous vanter les admirables écrits? Quelques mots encore, pour achever de vous faire connaître la haute morale de ce hideux roman.

Dans le *Juif-errant*, tout homme qui n'est pas catholique est un homme vertueux; tout homme qui est catholique est perdu de vices, et il n'a que le choix entre le rôle de fourbe et de dupe: ainsi l'a voulu le système immoral du romancier: — et afin qu'on ne puisse se méprendre sur ses intentions à ce sujet, il a bien soin de désigner à la haine et au plus profond mépris ce qu'il appelle les catholiques pratiquants. Passe encore pour ceux dont le catholicisme s'en tient aux paroles, mais ceux qui se soumettent aux prescriptions religieuses, ceux qui sont pour l'Eglise des fils obéissants, oh! pour ceux-là ils ne méritent aucune pitié et Dieu sait si maître Sue leur en accorde! Les catholiques qui pratiquent se partagent les rôles et sont mis en scène comme des monstres d'hypocrisie, de scélératesse, de débâches; ils figurent sous les noms de Rôdin, d'Agriigny, Balaïnier, Dubois, Saint-Dizier, Griyois, Tripanol, Morok, etc., etc. etc. Enfin, tout y est représenté sous un tel jour, qu'il est impossible que celui qui aura lu ce roman, surtout s'il est tant soit peu indifférent en fait de religion, n'éprouve pas un éloignement involontaire, pour tout homme qu'il voit entrer dans une église. Cet homme dépasse le seuil, aussitôt il devient suspect. — Il prend de l'eau bénite et fait le signe de la croix, les circonstances s'aggravent, son affaire devient mauvaise. — Voyons, que va-t-il faire? il lève les yeux... Ah! c'est pour lorgner... à la bonne heure, c'est de la « religion naturelle » telle qu'aime Eng. Sue; mais non, c'est vers la croix qu'il tourne ses regards avec un visage recueilli; plus de doute, c'est un « catholique pratiquant », c'est-à-dire un hypocrite. — Il fléchit le genou, il prie... ah! le misérable. Il entre dans un de ces tribunaux qui « justifient ceux qui s'accusent » pour parler la langue que l'abbé de Bossuet; c'est un fourbe, un voleur. — Il s'approche de l'autel, il communique; ah! pour le coup, c'est un profond scélérat, un... Jésuite!

Cette progression représente assez bien la portée de ce roman, au point de vue catholique, et sa moralité religieuse. C'est assurément le pire de son œuvre, un livre gros de mauvais sentiments, de mauvaises idées, et de haine satanique contre la religion, le sacerdoce, et la personne religieuse. Aussi est-ce une œuvre que la France catholique, par la bouche des Montalembert, des de Falloux, des Riancey, des Nettement, des Veuillot, etc. repousse comme une tache à sa littérature, et une insulte à la morale publique. Donc, l'honnête homme qui respecte sa femme, la mère qui aime sa fille, le catholique qui honore l'Eglise ne saurait admettre dans leur maison les impurs romans d'Eugène Sue. Honte! honte! à qui l'amour du gain fait publier de pareilles monstruosités; — Honte! à qui peut oser les qualifier « d'admirables écrits ».

AD. PINSONNEAULT, Prop.
(A continuer.)

Post-Scriptum. — Je venais de terminer cette troisième correspondance quand l'*Avenir* du 23 contient une lettre de M. de Riancey, de plus de deux colonnes, est écrit comparativement avec une certaine modération qu'on n'est guère accoutumé à lui voir; à part certaines expressions démagogiques telles que celles-ci, entr'autres: *ma bonne foi monastique, paladins cléricaux, sous la peau de l'âne, parce l'œil du Jésuite*, le ton général de l'article est à peu près tel qu'il convient dans une discussion sérieuse du genre de celle-ci. Ce morceau a une apparence assez spéciale pour tromper un lecteur superficiel, surtout s'il n'avait point lu la correspondance insérée dans les *Mélanges* du 20 courant. Quelques mots suffiront pour dissiper tout ce qu'il y a de spécieux dans l'article de l'*Avenir*.

La première moitié de ce long article est consacrée à me reprocher deux grands griefs dont l'*Avenir* trouve que je suis coupable: d'abord, j'aurais du écrire dans les colonnes de l'*Avenir* et non dans celles des *Mélanges*; en second lieu, j'aurais dû insérer une mauvaise foi, telle qu'il paraît bien que je suis un homme qui n'a pas l'ombre d'un sentiment d'honneur, si j'ai compris ce que j'ai lu. Ceci ne mérite guère de réponse; pourtant, par considération, j'en fais une. Je ne sache pas que je tienne compte de ce qui ne le regardait point, j'ai écrit ce que sur un autre: j'ai choisi celui qui me convenait le mieux, et l'*Avenir* est par trop exigeant que de m'en demander raison. Quant au petit raisonnement qu'il me prête gratuitement, il peut faire honneur à son esprit d'invention, mais il ne fait pas également honneur à son jugement et à son honnêteté. Au besoin, si j'avais à lui rendre compte de ce qui ne le regardait point je pourrais lui dire de se rappeler l'expédition si peu honorable dont il s'est servi pour se débarrasser de M. Chiquiquy, qui le pressait de trop près à son gré: N'y eût-il que cette raison, elle suffirait, je pense, pour me disculper de tout tort, si je pouvais en avoir.

Quant à l'accusation de mauvaise foi, qui déciderait entre l'*Avenir* et moi? Je l'accuse, il m'accuse: qui a raison? à qui a-t-il les pièces dans le dossier public que l'*Avenir* convie à suivre toutes les phases de « cette belle partie » la public en jugera; et puis que l'*Avenir* cite d'être prié de ne pas se servir de ces colonnes, qui l'empêche de publier mes correspondances? est-il nécessaire qu'il les ait de première main pour les insérer.

Quant au marché loyal que me propose l'*Avenir*, il doit savoir que même « on n'adjoint pas tous les paladins cléricaux du monde » comme il dit démagiquement, je ne

suis pas en mesure de l'accepter. Ou sont, en effet, les journaux dont il m'attribue la propriété? La *Minerve*, et les *Mélanges* ne sont pas plus à moi qu'à lui, et il le sait bien. Je renvoie donc l'*Avenir* à lui, les rédacteurs: s'ils acceptent son marché loyal, je suis prêt; — que signifie donc cette réflexion évasive, mais, vous n'en voulez pas? C'est visé à l'effet, à bon marché, et faire de la vaillance sans grand danger.

Mais voici, un autre reproche loyal. L'*Avenir* prétend que je suis la discussion, on le voit de reste aujourd'hui, et que je cherche à lui porter des coups dans l'ombre!... est-ce à trapper dans l'ombre, que de signer mon nom en toutes lettres? peut-être sa longueur lui fait ombre, mais qu'y faire? je ne puis pas prendre la liberté de l'abbé de Bossuet anonyme que l'*Avenir* appelle à son secours. Et vous, être collectif, arriez-vous mon légion, par hasard? — qui frappe dans l'ombre, de votre légion retournée derrière une collaboration, ou de moi, combattant seul, et signant mon nom? — ne soyez pas si maladroits que de lancer des traits qui rebondissent et retournent sur vous.

L'*Avenir* est plaisant; il commence par affirmer d'une manière absolue: *La lecture du Courrier de l'E. U. a été défendue en pleine chaire*. — Quelques jours après il écrit: « un accusé dit que ce n'est pas le Courrier, mais la *Semaine Littéraire*. » — Ça peut être, ça peut n'être pas, nous dit. Arrive ma réclamation que l'*Avenir* insère, et je lui en suis gré: mais cette réclamation lui déplaît: mon jugement sur les écrits d'Eng. Sue, ne lui convient pas: — il se fâche rouge, me tance à la façon des habitués du *Figaro*, et se met à faire des écrits d'Eng. Sue des éloges qui n'ont encore été faits que par l'*Avenir*. — sauf le *Journal des Débats*, le *Constitutionnel*, et quelques autres journaux Voltairiens, qui y trouvaient leur compte. Je réplique, et je prouve mon avancé, et aujourd'hui, voici venir un long article qui débute par cette énonciation: « M. P. vient de commencer contre nous, dans les *Mélanges*, une guerre etc. » etc. etc. etc. — L'*Avenir* attaque dans un grosier accès de colère; il prétend que je suis un étonné, un arrogant, d'oser prononcer un jugement sur des écrits que je n'ai ni lus, ni vus, ni connus; je réponds, et je prouve qu'il s'est fourvoyé en parlant de moi et des écrits d'Eng. Sue; je suis sur la défensive, n'est-ce pas? erreur, c'est moi qui viens de commencer une guerre etc. ! Voilà ma mauvaise foi avec l'*Avenir*. Cette mauvaise foi m'accompagne dans mes appréciations sur les romans d'Eng. Sue, et c'est la troisième faute dont l'*Avenir* s'efforce de me trouver coupable, dans la seconde moitié de son article Editorial. Je pourrais me dispenser de rien répliquer à cette troisième accusation: ma correspondance du 23 courant, de même que celle d'aujourd'hui y répondent, et au delà. Cependant, j'y ajouterai quelques mots, *ex abundanti juris*. — Honteux *Avenir*, qui trouve à se débiter dans les romans d'Eng. Sue! Certes, je ne m'en tiens plus de la sérieuse indignation du journal *républicain*: Selon lui, dans les admirables écrits de cet impur romancier, « la vertu et la divinité et chantée dans un rythme qui n'a atteint aucun des écrivains des plus religieux ». — Non, pas même Bossuet. Fénelon, Lacordaire etc. etc. — Si vous y voyez le récit d'un crime, c'est pour vous le faire abhorrer; — et un peu aussi les Jésuites, les prêtres, les catholiques pratiquants auxquels Eng. Sue a bien soin de distribuer les rôles les plus odieux. Singulière manière de distribuer la vertu, que de la faire prêcher par des forçats, des filles de joie, des débauchés de toute espèce, que dans la bouche! — On a vu dans la correspondance, et-dessus quel œuvre d'homme d'état Gabriel, grand prédicateur de la religion naturelle qu'Eng. Sue voudrait mettre à la place de la religion catholique; ce Gabriel qui appelle l'imitation de Jésus-Christ, « un livre dévorant, qui ne contient que des pensées de vengeance, de mépris, de mort, de désespoir ». Eh bien! selon l'*Avenir*, c'est un prêtre angélique, qui a dicté le Sacerdoce! — après cela, l'*Avenir* n'a-t-il pas le droit de m'envoyer à confesser pour avoir calomnié les intentions d'Eugène Sue?

Selon l'*Avenir*, dans les *Mystères de Paris*, « la vertu y est dépeinte dans un rythme qui n'a atteint aucun des écrivains religieux » — tout y inspire l'horreur du vice, et si par hasard « vous y voyez le récit d'un crime, c'est pour vous le faire abhorrer. » — Or, un livre qui chante si divinement la vertu, un livre qui fait abhorrer le vice, n'est-il pas un livre d'une haute morale? tout, dans doute: — pourquoi donc l'*Avenir* se plaint-il de ce que je lui fais dire de ce livre ce qu'il dit « des enfants de l'amour » que c'est un livre d'une haute et pratique morale? L'*Avenir* ne voit-il pas qu'il se donne le démenti à lui-même, par une contradiction palpable: d'un côté, il vante outre mesure les *Mystères de Paris*, comme un livre divin, la vertu, et faisant abhorrer le vice, et de l'autre il avoue sa lubricité dangereuse, et déclare que de tels livres ne doivent pas tomber entre les mains de jeunes personnes; — mais l'*Avenir* ne s'inquiète pas de cette contradiction; pourvu qu'il puisse expliquer valablement la bêtise qu'il a commise en qualifiant d'admirables écrits les romans d'Eng. Sue; il fallait m'en assigner une mauvaise foi pour ne pas voir de prime-abord, et sans attendre la naïve explication de l'*Avenir*, qu'il ne voulait parler que du mérite littéraire, par cette expression, *admirables écrits*.

Ainsi, peu importe à l'*Avenir* que les romans d'Eng. Sue soient d'une lubricité dangereuse, telle qu'ils ne doivent pas tomber entre les mains de jeunes personnes; comme il le dit lui-même; peu lui importe que leur tendance soit d'inspirer la mépris et la haine pour le catholicisme, le sacerdoce, et les personnes religieuses; l'*Avenir* y trouve un mérite littéraire quelconque, et cela lui suffit pour les qualifier d'une manière indéfinie et sans aucune restriction, d'écrits admirables. Huit jours après, l'*Avenir* s'apercevant qu'il s'était aventuré un peu trop loin, vient nous dire avec bonhomie: vous êtes d'une insigne mauvaise foi si vous entendez du fond ce que je n'ai point attribué qu'à la forme; — j'ai dit que le fond est d'une lubricité dangereuse, et quand j'ai dit « écrits admirables » c'est pour vous parler que du mérite littéraire. — L'*Avenir* avait-il la bonté de nous expliquer ce qu'il entend par mérite littéraire? — Tout le mérite littéraire se borne-t-il à la beauté du style? — Quel mérite aurait un homme à nous faire avaler du poison dans une coupe d'or? Pour moi, malgré la peau d'âne dont la générosité démentait l'*Avenir* m'a fléchit, je pense que cette admiration, pour un écrit quelconque doit porter avant tout sur l'enseignement de cet écrit, sur l'instruction qu'il contient, bref, sur le fond même de l'ouvrage, plutôt que sur le style; si l'enseignement est solide et digne, si l'instruction qu'on y puise est bonne, pratique, et avantageuse pour l'individu, et la société dans ce cas, et dans ce cas seulement, il est permis de dire d'un livre, qu'il est un écrit admirable, qu'il a un vrai mérite littéraire, lors même qu'il ne brillerait pas par l'élégance de la forme et du style. — Ainsi, tout en acceptant, avec les réserves nécessaires, l'explication que vient d'imaginer l'*Avenir* sur la qualification qu'il avait donnée aux romans aussi irréligieux qu'immoraux d'Eng. Sue, il m'en reste pas moins vrai, que, même sous le rapport du mérite littéraire, il ne convient pas de dire, les admirables écrits d'Eng. Sue. Non, pas plus qu'il ne conviendrait d'appeler par excuse le mérite artistique en qualifiant d'admirable, une peinture d'une lubricité dangereuse, surtout si cette peinture n'insultait pas moins à la religion qu'à la morale.

C'est ainsi que toute l'argumentation du long article Editorial de l'*Avenir* porte à faux: ce n'est qu'un sophisme d'un bout à l'autre: à l'aide de ce sophisme l'*Avenir* cherche à prouver que j'ai calomnié les intentions d'Eng. Sue, que *chacune* de mes lignes sainte la calomnie; ce qui est l'usage à dire qu'à prouver. Mes correspondances sont là pour répondre à cette nouvelle accusation du journal *républicain* qui paraît s'obstiner à ne pas comprendre que les personnes et les injures ne prouvent jamais qu'une chose que tout le monde connaît.

L'*Avenir* affirme hardiment qu'Eng. Sue n'a insulté ni la religion, ni le sacerdoce, ni les personnes religieuses et qu'il a au contraire, à l'aide d'une vertu, et fait abhorrer le vice. — Je le défie de faire sa preuve: personne ne le croira sur sa simple parole. Malgré sa colère démentie d'ailleurs, l'*Avenir* s'efforce de lire et de saisir à sa vanité. — Oh! si on voyait lire l'*Avenir* s'entendant raisonner! — mais non, la légion de l'*Avenir* paraît être composée de ces âtres dont il est écrit: « Ils ont des yeux, et ils ne voient pas; des oreilles, et ils n'entendent pas; — peut-être seront-ils délivrés un jour par les admirables écrits dans lesquels Eng. Sue » a divinisé la vertu dans un rythme qui n'a atteint aucun des écrivains religieux. — Qui sait? l'*Avenir* ne dit-il pas que tous les écrits d'Eng. Sue ont le vice de « jeter le remords et le goût du bien dans l'âme du plus misérable forçat ». — Espérons donc pour l'*Avenir*.

Extraits de Journaux.

(Du Canadien.)

CHICAGO. — D'après les dernières dépêches télégraphiques, il y avait eu, jeudi et vendredi de la semaine dernière, une recrudescence de l'épidémie à Pittsburg. Il y a eu aussi quelques cas au Détroit.

Les journaux de Louisville (Kentucky) mentionnent, parmi les victimes du choléra, dans cette ville, M. Chapman Coleman, président de la Banque du Nord du Kentucky, et M. J. A. Conn, riche planteur du lac Providence (Louisiane), qui était venu avec sa famille dans l'intention de passer le temps des chaleurs dans le Kentucky, et s'alarmant des progrès de la maladie dans cet Etat, s'embarqua sur le vapeur James Hewitt pour se retourner chez lui, et tomba malade à quelque milles au-dessus de Memphis.

Les journaux de Nashville (Tennessee) annoncent que le choléra se répand dans les campagnes environnantes.

A Chicago (Illinois) le bureau de santé fixe à 35 le nombre de décès causés par le choléra en cette ville pendant les 22 jours précédents.

A Saint-Louis (Missouri) le choléra est en décroissance.

A Cincinnati (Ohio), parmi 28 personnes mortes du choléra dans les 48 heures qui ont précédé le 23 du mois dernier, on compte une actrice Mme Kent.

Un journal de Burlington (Iowa) raconte avec des détails bien touchants les ravages faits dans l'espace de quelques heures par le choléra dans la maison de M. Clarke, gouverneur de l'Etat. Mme Frances White, de Wapello, se trouvant en visite chez le gouverneur, remplissait les fonctions de garde-malade auprès d'un enfant qui mourait du choléra, lorsqu'elle en fut atteinte elle-même et mourut au bout de quelques heures. Mme Clarke, la dame du gouverneur, qui avait à son tour soigné son amie et son hôtesse mourante, la suivit de près, et M. James Stull, fille du général Stull, ci-devant secrétaire du gouvernement de l'Iowa, qui, à la première nouvelle de la maladie de Mme Clarke, était accouru auprès de son lit, ne lui survécut que peu d'heures.

(Du Citoyen — du Détroit.)

UN PIONIER DE CIVILISATION. — Un journal est maintenant publié en Chine sous le titre de « Peking Monitor ». C'est le premier papier imprimé en chinois, et aussi le premier publié dans l'Empire Céleste.

La population de la Californie est estimée par le « Courrier de la Californie » à 121,000, dont 15,000 sont natifs de ce pays, et y résident avant le 1er juin 1845; 35,000 sont d'origine étrangère; 71,000 sont Américains.

Les réparations que l'on fait à l'Eglise de Ste. Anne de cette ville sont à peu près terminées. Cette église se trouve considérablement allongée et est, après la cathédrale, la plus grande des temples dédiés au culte dans cette ville. La congrégation catholique du Détroit possède aujourd'hui quatre églises, dont deux sont incontestablement les plus beaux édifices religieux du Michigan.

Mgr. Lefebvre a beni dimanche dernier une église qu'on vient d'ériger à la Grande Rivière. De retour en cette ville, Sa Grandeur a beni le nouveau Chœur de Ste. Anne.

MARIAGES.

En cette ville, le 26 du courant, par Messire Proulx, Etienne Dubreuil à Delle. Caroline Marcotte, tous deux de St. Benoît.

Le 3 du courant, à St. François Xavier de Batiscan, par le Rév. Messire H. Fréchette, curé de lieu. M. Benjamin Turcotte, agriculteur de la paroisse Champlain, à Demoiselle Mathilde de Lotbinière de la paroisse de Batiscan.

A Ste Anne du grand Calmet, le 21 de ce mois, par le Rév. Joseph Bouvier, prêtre, François Xavier Rouleau à Demoiselle Clémence Koen dit Bastien.

College Masson à Terrebonne.

La rentrée des Classes de cette Institution est fixée au cinq de septembre, à six heures du soir.

Nous publierons vendredi une notice détaillée contenant l'exposition du Cours d'Etudes, etc.

BOSTON-EST.

23 Mai 1847.

M. S. W. Foyle: Monsieur j'ai reconnu tant de bonnes propriétés dans le Baume de Cerises Sauvages du Dr. Wistar que je crois de mon devoir de donner témoignage en sa faveur. Mon fils âgé de 14 ans, fut pendant dix mois, pris d'une fièvre tout qui lui faisait éprouver au côté et partout le corps, des douleurs si vives, que bientôt il ne fut plus qu'un véritable squelette. J'avais eu l'avis de plusieurs médecins, et aucun d'eux n'avait pu lui apporter de soulagement; aussi voyais-on bien sensiblement qu'il touchait à sa fin. Il m'arriva alors, par hasard, de voir quelques uns de vos annonces, et je crus que le Baume pourrait le soulager, comme il avait fait dans bien d'autres cas aussi avancés et aussi alarmants que celui dans lequel il se trouvait. Je m'en procurai donc une bouteille par le Dr. Keeler, agent du lieu, qu'il prit et qui lui fit éprouver aussitôt du mieux; il continua à en prendre jusqu'à trois bouteilles, ce qui le guérit complètement de sa toux, et maintenant il se trouve en parfaite santé, qu'il doit à Dieu au Baume de Cerises Sauvages du Dr. Wistar.

W. M. DIXON: A vendre à Montréal par Wm. Lyman et Cie, et par John Carie et Cie, rue St. Paul: un petit Alfred Sauvage et Sr. J. Lyman et Cie. Place d'Armes, Montréal, le 26 Juillet, 1850.

AVIS AUX INSTITUTRICES.

On demande deux Institutrices pour la paroisse de la Pointe-Clair. S'adresser à M. le Curé du lieu.

HOTEL RICHARD.

CETTE maison, déjà connue du public sous le nom de Pension Privée, est sise à l'extrémité supérieure de la Place Jacques-Cartier (ancien Marché-Neuf), au No. 7. Les familles et les personnes voyageant pour leur santé, y trouveront en tout temps des chambres convenablement meublées, la tranquillité, et toutes les attentions désirables. L'agencement a été fait de façon à réunir à la beauté du site les avantages de la centralité, du voisinage du port et des débarcadères des chemins de fer. Prix égaux à ceux des hôtels où il y a table d'hôte.